

LES CAHIERS DE TAIZÉ

4

frère Johannes

Le dialogue interreligieux

On pourrait penser que le dialogue interreligieux est fait pour les spécialistes, mais il n'en est rien. Il n'est pas réservé aux intellectuels et n'est pas si compliqué. Toute personne de bonne volonté peut s'y engager. On pourrait même dire que tout croyant qui cherche le bien de tous devrait s'y engager d'une manière ou d'une autre.

Pour autant, le dialogue interreligieux n'est pas si simple. Il suffit de faire une brève analyse des deux termes pour appréhender un peu mieux la complexité de ce dialogue.

Dialoguer signifie se parler et s'écouter, donner et recevoir, sans savoir où la discussion va mener. La plupart d'entre nous savons par expérience combien cela est difficile. Ce qui était censé commencer comme un dialogue peut vite tourner à la dispute, aux monologues parallèles

ou aux tentatives de nous convaincre mutuellement de la justesse de nos points de vue.

Pour qu'un dialogue soit interreligieux, les participants doivent bien évidemment être croyants et confesser des religions différentes. La neutralité n'est pas de mise. Les non-croyants peuvent seulement parler de religion en tant que phénomène humain. Un tel discours a sa valeur propre, en tant qu'analyse sociologique ou psychologique, mais n'a rien à voir avec le dialogue. Le dialogue ne peut pas non plus concerner des personnes de la même religion. On pense parfois qu'un dialogue entre protestants et orthodoxes revient plus ou moins à la même chose qu'un dialogue entre chrétiens et bouddhistes. Ceci est une confusion dans les termes. La rencontre des chrétiens de différentes traditions s'appelle œcuménisme. Elle peut se faire dans le même esprit que le dialogue interreligieux, mais elle est loin d'être la même chose.

Il faut donc au moins deux religions différentes pour qu'il y ait un dialogue interreligieux. Et chaque interlocuteur doit confesser la religion qu'il représente. Bien sûr cela peut à première vue paraître un peu intimidant : « Je dois avoir la foi. » – Que faire alors si je ne suis pas sûr de croire ? Puis-je quand même participer à ce dialogue ? Oui, sauf à être sûr de ne pas croire.

La religion en tant que telle est un sujet complexe. Ce sont beaucoup de réalités réunies en une seule : une foi métaphysique, une croyance intellectuelle, une expression culturelle, le cadre d'une identité historique, un exutoire d'émotions fortes, la source cachée d'une bonne partie de notre structure mentale. Dans ce contexte, personne n'est neutre. Un Indien matérialiste agira (et bien

souvent pensera) comme un hindou, alors qu'un non-croyant de l'Occident partagera avec les chrétiens beaucoup d'affects et de ressentis. Intellectuellement, nous pouvons prendre du recul, mais culturellement, cela nous est bien souvent impossible.

Séparer le débat culturel, éthique et politique du débat religieux à l'intérieur de nos sociétés multiculturelles se révèle être une tâche ardue. Il est tout autant difficile de séparer à l'intérieur de nous les différents fils tissés par les émotions, l'appartenance culturelle, la coutume ou la foi. Mais peut-être n'est-il pas non plus nécessaire de le faire. Il y aura toujours des doutes et des hésitations en nous. La clarté grandit avec l'engagement, aussi petite que soit notre compréhension. Le dialogue interreligieux n'est-il pas finalement ce qui se passe entre les croyants ou ceux qui ont le désir de la foi ?

À cette étape de la réflexion, certains objecteront et diront qu'elle n'est pas réaliste. Le concept même de dialogue interreligieux leur semble une contradiction dans les termes. Pour ceux qui pensent que le Christ sauve les seuls croyants et fait périr les non-croyants, entrer en dialogue n'a aucun sens ; de même pour ceux qui sont convaincus que la seule voie vers la liberté passe par le noble chemin de Bouddha ; ou encore pour ceux qui n'ont aucun doute sur le sort réservé à qui néglige la parole définitive donnée par Dieu dans le Coran.

Une telle attitude a souvent prédominé. Mais il n'est pas vrai non plus qu'il faille, en vue d'un dialogue interreligieux, abandonner toute prétention à connaître la vérité. Les croyants du passé n'ont pas fait que lutter les uns contre les autres et essayer de se convertir, comme nous

avons trop tendance à le penser. Au Moyen-Âge déjà, il y eut des gens pour réfléchir sur les modalités d'un dialogue en vérité avec les croyants d'autres traditions, alors même qu'ils étaient convaincus du bien-fondé de leur propre foi.¹ Même dans une histoire des religions malheureusement pleine de conflits, une alternative a toujours existé – certes paradoxale –, mais qui est néanmoins toujours restée une option. Dans les pages qui suivent, nous voudrions laisser entrevoir cette option, et l'illustrer, à la fin de chaque chapitre, par un exemple concret de dialogue.

Notre perspective est chrétienne et, bien que nous n'ignorions pas les religions orientales, en particulier le bouddhisme et l'hindouisme, nous nous intéresserons ici avant tout au dialogue avec les musulmans. Ce dialogue peut être comparé à trois cercles imbriqués qui mènent les uns aux autres : s'il implique inévitablement des idées et des paroles, ce dialogue ne se nourrit pas seulement d'idées et de paroles, mais aussi d'actions. Et non seulement d'idées, de paroles et d'actions, mais aussi de contemplation et de silence. Il n'est rien, s'il n'inclue pas tout ceci, à l'une ou à l'autre étape de son cheminement.

¹ Un exemple remarquable est Raymond Lulle, un chrétien catalan (1232-1315). Il rédigea un livre intitulé «Le Livre du Païen et des trois Sages», dans lequel les sages, un juif, un chrétien et un musulman, discutent de la foi avec un païen qui ne sait comment s'orienter dans l'existence. Ils exposent leur foi respective l'un après l'autre, puis prennent congé du païen sans exiger de savoir à quelle religion il décidera d'adhérer et continuent entre eux leur discussion amicale sur le thème de la vérité.

1^{er} cercle : un dialogue de vie

La première image qui nous vient à l'esprit, quand nous entendons parler de dialogue interreligieux, est probablement celle d'un groupe de savants réunis autour d'une table en train de discuter des points de doctrine. Mais cette seule image pourrait nous donner une vision déformée de ce qu'est le dialogue interreligieux. Remplaçons cette image par une autre, par exemple celle d'un homme musulman poussant le fauteuil roulant d'une femme chrétienne. Voici l'image d'un dialogue de vie.

Quelle que soit notre religion, nous vivons sur la même terre et nous avons les mêmes besoins fondamentaux. Tout le monde a un besoin identique de nourriture, d'un environnement paisible, d'amour et de reconnaissance – chrétiens, bouddhistes, musulmans et hindous. Il y a très peu de différences entre les besoins immédiats d'un musulman opprimé et affamé et ceux d'un bouddhiste se trouvant dans le même cas de figure. Toutes les grandes religions du monde accordent beaucoup d'importance au service des faibles et des opprimés. L'Islam, pour ne parler que de cette religion, fait preuve d'une profonde passion pour la justice et l'égalité. Les premiers musulmans ont considéré l'Islam comme une vaste fraternité. Ils prônaient une vie simple, voire ascétique, même parmi les notables. Cela n'a peut-être pas duré très longtemps, mais l'idéal de simplicité de vie, d'une justice sociale et d'une solidarité devant Dieu entre les croyants est resté dans l'Islam un puissant courant.

Cela rappelle aux chrétiens un thème constant de

l'Ancien Testament : l'appel à prendre soin des veuves et des orphelins, à donner l'aumône, et à se souvenir des pauvres dans le pays. (Exode 23, 6 ; Deutéronome 15, 7-10 ; Isaïe 58, 6-9...). Cet appel est très fréquent dans la Bible hébraïque et joue un grand rôle dans les enseignements de Jésus (Luc 11, 41 ; Matthieu 19, 21). L'accent mis sur la compassion envers les autres, particulièrement fort dans l'Islam, le judaïsme et le christianisme, détient une place d'honneur dans le bouddhisme et est aussi présent dans l'hindouisme.

Il est donc possible de rester fidèle à sa religion et de servir à côté de membres d'autres religions ceux qui sont dans le besoin. On ne cherche pas à savoir si les autres ont « raison » ou « tort » dans la foi, parce qu'ils ont « raison » d'agir comme ils le font.

Il y a tant de choses qui pourraient être accomplies ensemble sans blesser notre conscience religieuse. Si nombreux sont ceux qui souffrent, au proche ou au loin, dans les petites choses du quotidien comme dans les grands cataclysmes de l'Histoire. Tout près de nous, nous sommes confrontés aux problèmes de nos sociétés ; au loin, aux victimes des persécutions, aux états en faillite, aux pauvres du tiers-monde. Où que nous soyons, nous trouvons des personnes marginalisées, handicapées, âgées, seules ou abandonnées, des femmes abusées, des enfants dont personne ne prend soin, des drogués, des familles décomposées, des pauvres.

Il n'y a rien de plus urgent que d'établir une base de confiance entre les fidèles des différentes religions. Cela peut se faire en laissant de côté les idées, les mots et les convictions parfois trop lourdement chargés d'histoire et

en faisant simplement ce qui est bon. Il existe un fort consensus à ce sujet, comme l'affirmera quiconque s'est essayé à un tel dialogue de vie.

Ceci ne va pas toutefois sans difficultés. À côté des complications humaines et pratiques qui surviennent dans tout type de travail en commun, se posent des questions de symboles et d'attitudes, de codes vestimentaires, de communication, de vie de prière. Si les gestes symboliques de reconnaissance sont d'une importance vitale, un équilibre doit être trouvé : les deux parties prenantes sont appelées à donner et à recevoir autant l'une que l'autre. Au début pourra survenir la crainte d'être forcé de faire ce qui n'est pas « juste » au regard de sa propre tradition.

Ce sont les gestes réciproques dans la durée qui créent la confiance mutuelle. Un dialogue de vie n'implique pas nécessairement de parler de religion, mais n'implique pas non plus d'ignorer la religion ou d'en faire une question privée. Dans ce cas, il cesse d'être dialogue et court le risque de n'être qu'une simple action sociale.

Pour qu'il y ait dialogue, la participation de chacun doit se faire sur la base de sa propre foi. Chacun doit comprendre qu'en s'engageant ainsi, il met en pratique le cœur de la foi qu'il confesse. Sa foi s'en trouve renforcée, et cela, non aux dépens de la foi des autres, mais avec elle.

Un exemple concret de dialogue de vie peut se trouver à Mymensingh. Nous sommes quelques frères de la communauté de Taizé à vivre dans cette ville du Bangladesh depuis de nombreuses années. Le Bangladesh est un pays à majorité musulmane, avec une population hindoue substantielle, ainsi qu'un petit pourcentage de

chrétiens et de bouddhistes. Bien que la culture bengali soit marquée d'une forte tradition de tolérance, les différentes communautés ne se mélangent que rarement. Notre travail auprès des plus démunis, des personnes handicapées s'est révélé être, dans ce contexte, une remarquable occasion de rencontre.

Il y a une dizaine d'années, nous avons créé un centre d'accueil pour personnes handicapées. L'équipe de ce centre est composée de musulmans, de chrétiens et d'hindous. Ils se rencontrent régulièrement pour échanger sur leur travail, sur la manière dont il affecte leur vie et le regard qu'ils portent sur les autres. Ils ne parlent presque jamais de religion, mais ils ressentent fortement que leur œuvre commune est porteuse d'une dimension spirituelle. Le travail dans ce centre est éminemment pratique, voire physique : aider les gens à se tenir debout, à marcher ou à s'asseoir après une paralysie causée par un accident, aider des personnes handicapées à gagner leur vie, faire des visites à domicile, faire essayer des prothèses.

Pareillement, dans le cadre d'un autre programme, les parents d'enfants handicapés mentaux se retrouvent une fois par mois pour partager leur expérience. Pendant de nombreuses années, cette rencontre a eu lieu, derrière notre chapelle, dans le jardin. La plupart des participants sont musulmans et pour une grande partie d'entre eux, confrontés à une vie très dure dans les bidonvilles. La foi joue un rôle important dans leur vie. Beaucoup de mères portent le voile, bien qu'elles l'enlèvent quand elles arrivent chez nous parce qu'elles se sentent comme à la maison. Partager les fardeaux et les joies les rapproche les uns des autres. Les assistants à qui nous confions leurs enfants

pendant le partage sont souvent des chrétiens ; plusieurs d'entre eux appartiennent à des minorités ethniques.

La confiance a grandi entre les parents et ils sont maintenant prêts à parler de leurs difficultés, de leurs moments de joie et à s'écouter mutuellement. Beaucoup saisissent l'impact spirituel de ce qu'ils vivent, même s'ils ne trouvent pas toujours les mots pour l'exprimer. Ils vous diront : « je prie pour vous », et vous demanderont de faire de même pour eux, sans trop chercher à savoir si vous êtes chrétien, hindou ou musulman.

Plutôt que de surenchérir les conflits qui déchirent la famille humaine, les croyants des différentes religions du monde peuvent œuvrer ensemble pour la paix, en mettant en pratique l'idéal de service et de lutte en faveur des plus démunis présent dans leurs traditions respectives. Le dialogue de vie est indispensable à tout dialogue véritable. Parce qu'il se préoccupe d'alléger les peines et de guérir les blessures plutôt que d'élaborer une pensée « correcte », il fait aussi fonction d'important contrepoids à la pensée théorique.

2^e cercle : un dialogue de la pensée

Retournons maintenant à l'image des savants, et modifions-la légèrement : autour de la table ne sont plus réunis des savants, mais des amis – des gens comme les autres – avec une connaissance ordinaire des questions

religieuses, comme la plupart d'entre nous. Supposons que ces amis reviennent tout juste d'une action commune – par exemple dans un centre d'accueil pour personnes handicapées ou pour personnes sans domicile fixe. Ils se retrouvent devant une tasse de thé – certains sont musulmans, d'autres chrétiens. Cela peut être le moment de faire quelque chose de profondément humain : s'expliquer à eux-mêmes et aux autres ce qu'ils ont fait, pourquoi ils l'ont fait et comment cela est lié à leur foi.

C'est ici que l'individu dans son petit radeau touche le vaste continent de la tradition et du temps. C'est un moment délicat. Le musulman tout comme le chrétien se rattache à une grande communauté de pensée – et de préjugés – qui existe depuis des siècles. Il n'est nullement certain qu'il a compris tout l'enseignement qu'il a reçu ou qu'il pourra mener à bien le dialogue sans blesser l'autre. Beaucoup sont à ce moment tentés d'éviter la discussion. N'est-ce pas mieux d'en rester simplement à un travail commun ?

Il ne peut pas en être ainsi. Nous sommes des êtres de pensée et nos vies sont structurées par la pensée. Toutes nos croyances religieuses sont définies et délimitées par des textes, des commandements, des traditions, des rites, une éthique et une philosophie. Le cœur de notre foi est sans aucun doute dans et au-delà de tout ceci, mais il n'en est pas moins réel. Tout ce que nous faisons passe par des mots et des concepts, eux-mêmes gouvernés par les lois de notre intelligence. Il nous faut penser les choses jusqu'au bout.

C'est la raison pour laquelle nos amis vont devoir entrer tôt ou tard dans un dialogue de la pensée. Ils

voudront savoir s'ils sont vraiment aussi proches qu'ils semblent l'être ou s'ils sont, en fait, éloignés les uns des autres, comme il y a toujours eu des gens et des événements pour le leur suggérer. Ils voudront relire leurs actions et leurs expériences à partir de leur intelligence et voir s'il existe une base qui puisse structurer l'unité qu'ils ont perçue en travaillant ensemble.

Nul besoin d'être savant pour cela. Pour autant nous ne sommes pas dispensés non plus d'utiliser notre cerveau. Le dialogue de la pensée est un processus lent, ardu, dans lequel il faut être très attentif aux détails de vocabulaire et de terminologie. Qu'est-ce qui vient d'être dit exactement ? Cela a-t-il été compris correctement ? Suis-je en train de présenter objectivement la foi de ma communauté ou suis-je en train de développer mes opinions personnelles ? Quels sont les présupposés sous-jacents aux idées que nous énonçons ?

Il est probable que ce dialogue mette à l'épreuve notre foi. Cette épreuve ne doit pas tant provoquer émoi ou indignation que nous donner d'approfondir les enseignements de notre communauté de foi. Certes, les enseignements varient et il faudra admettre les multiples interprétations possibles. Une écoute attentive est essentielle, ainsi qu'une compréhension non pas basée sur mes propres vues, mais sur la logique et le cadre émotionnel de celui qui parle. Comprendre ne signifie pas accepter ou adopter, mais simplement reconnaître.

Le dialogue de la pensée est le même partout et ne varie que selon l'accent mis sur tel ou tel aspect de la réflexion, selon qui y participe. Tandis que les savants se plongeront dans les textes originaux et dans l'Histoire, les

responsables religieux discuteront sur les dogmes et les amis de notre exemple emprunteront peut-être un livre à la bibliothèque pour comprendre un peu mieux et leur religion et celle des autres. Les échanges conduiront à des différends et à des démarcations. « Je peux aller avec vous jusque là, mais pas plus loin. » Mais ils aideront aussi à identifier les points de rencontre possibles. Idéalement, le dialogue de la pensée est lié au dialogue de vie – les activités entreprises ensemble aideront à garder l'équilibre entre les différences et les points communs.

Deux singularités de l'Occident sont à souligner ici. La première vient du fait que la civilisation occidentale a longtemps témoigné d'une attitude ambiguë vis-à-vis de son héritage chrétien. De nos jours, nombreux sont ceux qui ne savent qu'étonnamment peu sur l'Église, ses enseignements, son histoire, et ne connaissent guère la Bible. Il y a même des courants de pensée en Occident qui nieront le fait (si évident pour d'autres) que nous sommes tous légataires d'un héritage religieux.

Un occidental possède de ce fait un double héritage : il a partie liée tant avec le vieil Occident chrétien qu'avec le nouvel Occident de la raison et de la science qui s'est construit en réaction au christianisme. Ne pas reconnaître cela pourrait causer une division intérieure. Le reconnaître, au contraire, peut devenir un atout plus qu'un obstacle. Il peut faire usage de la rigueur intellectuelle que la science lui a inspiré pour vérifier que l'on compare seulement ce qui est comparable et qu'on établit des parallèles là où ils existent vraiment et non seulement là où ils semblent exister. Il ne faudrait pas, par exemple, faire l'inventaire de ce qui est bon (ou mauvais) dans

l'Islam tout en ayant une image floue ce qui est bon (ou mauvais) dans le christianisme. Or, souvent nous agissons ainsi.

Par ailleurs, l'Occident met l'Islam dans une catégorie à part par rapport aux autres religions. Les musulmans sont entrés en conflit avec l'Empire romain chrétien presque dès le début et c'est ce conflit qui a marqué dans une large mesure les civilisations islamique et occidentale (les torts se trouvent également partagés). Les occidentaux se sentent souvent mal à l'aise vis-à-vis de l'Islam. Collectivement, nous sommes habitués à nous considérer comme ennemis et comme rivaux. Le terrorisme contemporain, le colonialisme passé et le prosélytisme dont ont eu recours les deux côtés pendant tant d'années ne fait que renforcer cette idée.

Le dialogue de la pensée doit nécessairement déblayer le terrain des mauvaises herbes que l'ignorance et l'indifférence ont fait proliférer. Ceci ne concerne pas seulement la manière dont nous regardons les autres et celle dont les autres nous regardent, mais aussi la manière dont nous nous regardons nous-mêmes et celle dont les autres se regardent. C'est là une tâche difficile mais nécessaire au dialogue entre musulmans et chrétiens.

Un exemple concret de ce dialogue se trouve dans l'œuvre de l'Institut Henry Martyn à Hyderabad en Inde. Ce Centre International de Recherche en Relations Interreligieuses et en Réconciliation porte le nom d'un célèbre missionnaire anglais (H. Martyn, 1781 – 1812) envoyé en Inde, et aussi pour un temps en Iran. À l'occasion de l'un de ses séjours en Inde, il s'engagea dans de profondes conversations avec des savants musul-

mans. Il n'est pas sans importance que Hyderabad soit aussi la ville dans laquelle le célèbre dirigeant musulman Tipu Sultan régna au XVII^e siècle. Compte tenu du fait qu'il reste pour les musulmans le symbole de la résistance contre les Britanniques (qu'il combattit et contre qui il perdit finalement la lutte) et que Henry Martyn fut un homme qui, bien que missionnaire, inaugura le chemin d'un dialogue de paix, la présence de l'Institut dans cette ville est un symbole fort.

L'Institut se présente comme une « organisation œcuménique dédiée à l'étude objective et à l'enseignement de l'Islam, ainsi qu'à la promotion d'un dialogue interreligieux en vue d'une réconciliation ». Par son identité chrétienne clairement affirmée et son désir d'une meilleure compréhension de l'Islam, il stimule les musulmans à mieux connaître les chrétiens. L'institut s'est engagé tant dans l'éducation à la paix au niveau universitaire que dans des activités sociales qui mettent en pratique les théories enseignées. La recherche intellectuelle est en lien direct avec un dialogue de vie, et l'approfondissement des connaissances religieuses avec un fort engagement pour la paix.

La foi s'exprime par des mots. Dans ce processus, elle devient inévitablement un système de croyances gouverné par une logique interne. Cependant la foi se trouve aussi au-delà de cette logique. En tant que chrétiens, nous parlons de la grâce, du don que Dieu nous fait de quelque chose qui autrement serait inaccessible aux hommes. Cette logique de l'esprit et ce système de croyances n'ont rien de mauvais, à condition qu'ils restent ouverts au vent du dehors, à l'imprévisible Esprit de Dieu. Aussi

longtemps que l'Esprit pénètre ce système de croyances, le dialogue est possible – il demeure un dialogue de foi. Si le système trouve sa raison d'être en lui-même et s'enferme dans une perfection, il devient idéologie. Et à ce moment-là il n'y a bien évidemment plus de place pour un dialogue – les relations seront réduites au simple domaine des tractations.

3^e cercle : un dialogue des cœurs

Nous devons maintenant laisser les savants et les amis autour de la table et nous tourner vers une autre forme de dialogue interreligieux. « Dialogue des cœurs » peut sembler un peu romantique, mais il n'en est rien – « cœur » se réfère ici moins au lieu de naissance des sentiments qu'au « cœur » décrit par les prophètes de l'Ancien Testament. Dans leur bouche, le mot indique le fond même de l'être humain, son centre vital, là où sa vérité réside. Le dialogue de la pensée, s'il fait sens, amènera les participants tout proche de ce centre-là. Alors les mots n'auront plus raison d'être et cesseront.

Quelle que soit notre religion, nous sommes emplis d'admiration et d'étonnement face au mystère de notre existence. Tous, nous ressentons la profondeur spirituelle et la beauté de la création. Face à l'énigme de notre naissance et de notre mort, nous sommes tous les mêmes. Est-il alors possible de partager cette expérience et de construire sur cette base-là ?

C'est là une question délicate. Nous avons vu qu'il est possible de travailler ensemble, de parler ensemble – sommes-nous en train de dire qu'il serait aussi possible de prier ensemble? Beaucoup pourraient se sentir mal à l'aise de franchir ce pas, et ce pour de bonnes raisons.

Quand nous prions, nous pénétrons le cœur même de notre religion. Chaque fois qu'il s'agenouille pour prier, le musulman confesse sa foi. Le chrétien tourne intérieurement son regard vers le Christ. Bien que leur prière puisse se ressembler extérieurement, à l'intérieur les différences s'affirment.

Par ailleurs, la prière nous relie à la communauté des croyants. À moins d'être entièrement personnelle et silencieuse, elle sera liturgique, suivra un certain modèle stipulé par la tradition et emploiera les mots chargés de sens dont les racines remontent aux Écritures et qui expriment l'essence de la confession de foi. Il est difficilement envisageable d'inviter à une telle expérience de communauté quelqu'un qui ne partagerait pas notre foi.

Toutefois, dire qu'il n'y a pas de base commune n'est pas possible non plus. Nous pouvons sans doute penser que les gens sont facilement victimes d'illusions ou d'ignorance, et peut-être trouverons-nous dans ce fait une explication à l'étonnante multiplicité des religions. Toutes les grandes religions ont pourtant cherché à savoir pourquoi la sainteté et la justice véritable se trouvent aussi en dehors de leur cadre respectif, dans la vie spirituelle des croyants d'autres traditions.

Si nous admettons l'existence de la sainteté et de la vérité dans d'autres religions, comme nous y sommes invités, alors la valeur exclusive de notre propre foi est

remise en question. Elle cesse en effet d'être la réponse *unique*. Pour autant, elle restera à nos yeux la *meilleure* réponse, celle qui correspond le mieux aux observations faites dans les différents domaines de la vie et à notre expérience profonde de la réalité.

Cette disposition d'esprit ouvre la porte à une expérience spirituelle commune. Bien que nous ayons des perceptions différentes de la plénitude de la vérité, nous avons au moins le sentiment de partager un certain nombre d'intuitions la concernant. C'est souvent au niveau des expériences intuitives, poétiques et esthétiques que nous nous sentons proches les uns des autres. Les chrétiens peuvent lire Jalaluddin Rumi, l'un des plus grands poètes mystiques de l'Islam avec autant de reconnaissance que des hindous liraient Maître Eckhart ou des soufis Saint Jean de la Croix. Les chrétiens du Bangladesh utilisent comme hymnes liturgiques des poèmes écrits par le grand écrivain hindou de culture bengali Rabindranath Tagore, et d'autres écrits par le musulman Nazrul Islam.

Nous avons déjà mentionné le fait que le dialogue des cœurs est très proche du dialogue de la pensée. Cependant, la distinction entre les deux est vitale.

Le dialogue des cœurs est un peu comme se tenir ensemble sur une plage et demeurer silencieux devant l'immensité de la mer et le mystère de ce qui est au-delà. Les différences qui peuvent exister entre nous semblent, au moins pour un moment, insignifiantes. La comparaison est arbitraire – cela peut tout autant survenir dans une salle de séjour, à la suite d'une discussion particulièrement profonde. Cela n'a rien à voir avec la nature, même si la nature se révèle être bien souvent une aide

pour ouvrir la porte de notre esprit à la contemplation silencieuse. C'est plutôt la conscience de ne pas être seul, la conscience d'une présence aimante qui éveille en nous un intense désir. C'est ce qu'exprime avec beaucoup d'intensité la poésie mystique de toutes les religions.

Dès que nous tirons des conclusions intellectuelles de ces moments de proximité, en disant par exemple que toutes les religions ne sont finalement qu'une seule et unique réalité et que les dogmes importent peu, alors nous retombons dans la discussion structurelle. Remplacer le dialogue de la pensée par des intuitions silencieuses, aussi justes qu'elles soient, ce n'est pas ceci le dialogue des cœurs. Cela ne fonctionnera d'ailleurs pas, par le simple fait que les intuitions silencieuses ne le seront plus ! L'esprit leur imposera sa structure. La beauté et la force de la poésie mystique résident précisément dans l'incapacité de son auteur à exprimer pleinement ses sentiments et leur objet divin – impossible d'embrasser toute l'étendue de son expérience : il y a toujours plus et chaque mot est porteur de plusieurs significations.

Des visites réciproques dans les églises, les mosquées, les temples participent certainement de cette forme de dialogue. La beauté de ces lieux de culte historiques transmet un message spirituel au monde entier. On peut dire de même de la musique et de l'art plastique. Ce n'est pas toujours que le muezzin a une belle voix, ni que l'usage récent des haut-parleurs, souvent à tort et à travers, arrange la chose, mais quiconque a eu la chance d'entendre près d'une mosquée un appel à la prière bien chanté sait à quel point sa beauté lancinante saisit celui qui l'écoute.

Comment se fait-il que l'art, quand il atteint ce niveau du mystère, devienne universel et touche les profondeurs du cœur ? Selon Aristote (qui est aussi une source d'inspiration pour les musulmans), la beauté parfaite coïncide avec la vérité parfaite. Le dialogue des cœurs devient un échange de beauté telle qu'elle est entrevue dans nos religions respectives.

Mystérieusement, ces rayons de lumière nous donnent une vision plus claire de la vérité. Bien qu'ils nous fassent sortir du système logique de notre confession, ils ne semblent jamais l'endommager. Un musulman qui apprécie Bach n'en reste pas moins musulman ; un chrétien qui trouve sa joie dans la calligraphie arabe n'en est pas moins chrétien. Les deux se sentiront au contraire renforcés dans leur foi respective. Et il est presque certain que ni l'un ni l'autre ne se sentira attiré par l'extrémisme religieux.

Un exemple concret de ce dialogue des cœurs a été donné de manière spectaculaire pendant la Journée Mondiale de Prière pour la Paix à Assise, le 27 octobre 1986. C'est le pape Jean-Paul II qui avait pris l'initiative d'inviter les représentants de toutes les religions du monde à se rassembler dans la ville de Saint François pour prier ensemble pour la paix.

Les représentants des différentes religions s'étaient déjà rencontrés dans le passé – une occasion notable avait été le Parlement des Religions à Chicago en 1899 – mais jamais pour prier d'une seule voix. En invitant de la sorte, le pape Jean-Paul II reconnaissait la base spirituelle commune à tout être humain. « Avec toutes les religions du monde, » dit-il en s'adressant à l'assemblée, « nous [chrétiens] parta-

geons un respect commun et une obéissance commune à cette conscience, qui nous apprend à chercher la vérité, à aimer et à servir tous les individus et les peuples, et par là à faire la paix entre les nations. Oui, nous prenons conscience et obéissons à la voix de cette conscience qui fait de nous un élément essentiel à la construction d'un monde meilleur et en paix. Comment pourrait-il en être autrement puisque tous les hommes et toutes les femmes de ce monde ont en commun nature, origine et destin?»

Il n'y eut pas de prière commune. Les différentes communautés avaient des lieux de culte différents. Mais le but de cette rencontre – la paix – ainsi que la conviction qu'il existait une réalité spirituelle offrant à tous un terrain commun firent de ce rassemblement l'exemple unique d'un dialogue des cœurs. «Oui, il y a une dimension de prière» continuait le pape, «qui dans la grande diversité des religions essaye d'exprimer une communication avec une force au-dessus de toute force humaine. La paix dépend de cette force, que nous appelons Dieu, et qu'en tant que chrétiens, nous croyons s'être révélé dans le Christ.»

Le dialogue des cœurs est essentiel, mais ne se suffit pas à lui-même. Le chemin qu'il emprunte est étroit et parfois même glissant. Ce dernier cercle est relié au premier. Il ne porte du fruit qu'à une condition : que l'expérience de la grandeur du mystère et du don de Dieu nous ramène à ceux dont les vies sont marquées par la souffrance et la solitude. L'expérience du cœur doit rafraîchir et élargir la pensée et encourager l'action. C'est seulement ainsi que le dialogue interreligieux trouvera son accomplissement, non comme un acte unique, mais comme un mouvement continu.

Le défi de l'ouverture

Nous avons vu à quel point le dialogue interreligieux nous met au défi. Dans un premier temps, il exige de nous une action commune – ce qui est déjà difficile à mener à bien entre personnes du même milieu. Dans un second temps, il exige de nous de changer de perspective, ne serait-ce que pour un instant, pour voir ce que les autres voient, pour comprendre simplement leur position. Le faire en gardant son propre point de vue n'est pas toujours chose aisée. Dans un troisième temps, il exige de nous d'accepter le fait que les rayons de la lumière divine tombent sur tous les peuples et nations. La vérité est infiniment plus vaste et plus profonde que ce que peut saisir mon esprit. Peut-être devrions-nous arrêter de dire que nous *connaissions* la vérité et dire plutôt que nous *demeurons* dans la vérité. Compte tenu de nos esprits anxieux toujours tentés de posséder et de contrôler, cela revêt une certaine exigence.

Avant de mettre un terme à cette brève description du dialogue interreligieux, deux points restent à mentionner. Le premier concerne un problème particulier au dialogue entre musulmans et chrétiens.

L'Islam possède son propre portrait de Jésus tel qu'il est décrit dans le Coran. Il y est un personnage important – il a souvent été dit que Jésus est celui qui, dans le Coran, se tient le plus près de Dieu et qui est le seul, en dehors de Dieu, dont les paroles sont rapportées à la première personne. Il joue aussi un rôle important dans la piété populaire. Nombre d'histoires relatant ses enseignements et ses gestes ont circulé dans le monde

musulman depuis des siècles. Il est aussi courant parmi les musulmans de croire que c'est Jésus qui reviendra à la fin des temps pour juger le monde.

Cela peut paraître un remarquable point de convergence entre les deux fois, et d'une certaine manière, on peut dire que c'est bien le cas. Le Jésus du Coran et le Jésus des Évangiles témoignent néanmoins d'un certain nombre de différences. Ces différences résultent de la manière dont le christianisme et l'Islam comprennent le concept de révélation.

La foi véritable est, selon l'Islam, la foi dans le Dieu Unique. Cette foi a été proclamée à maintes reprises à travers l'histoire de l'humanité par différents prophètes reconnus et respectés, dont Jésus. Le plus grand des prophètes, Mahomet, a laissé comme «guide» pour les croyants un livre d'inspiration divine, le Coran. Après lui ne viendra plus aucun autre prophète.

Dans le Coran, Jésus rejette comme blasphème le fait que lui et sa mère soient à l'égal de Dieu (5,116) et Dieu lui-même déclare que la crucifixion est seulement survenue en apparence. En conséquence, la notion chrétienne d'un Jésus faisant un avec Dieu et mourant pour ressusciter y est réfutée et taxée d'erreur.

Comme l'image de Jésus telle qu'elle apparaît dans le Coran ne correspond pas à tous égards à celle qui se trouve dans les Évangiles, il faut être convaincu de la vérité absolue du Coran pour lui donner crédit. Dans l'Islam, en effet, les liens avec les autres religions ne sont pas établis en fonction des Écritures de ces traditions en tant que telles, mais en fonction des Écritures telles qu'elles se présentent dans le Coran.

Il en est autrement dans la tradition chrétienne. Jésus dans les Évangiles prétend bien être la clef d'interprétation des Saintes Écritures de la tradition juive. Pourtant celles-ci demeurent inchangées (Luc 24, 25-27). Le contexte dans lequel la vie de Jésus prend sens existe dans l'histoire bien avant sa venue.

Si nous devons être reconnaissants de la grande estime dans laquelle l'Islam tient Jésus, il est peut-être mieux de ne pas trop insister sur le Jésus «commun». En fait, la contrepartie islamique de Jésus est le Coran lui-même, la Parole de Dieu. Même si son importance est évidente, les chrétiens ont souvent du mal à apprécier le rôle très spécifique que joue le Coran dans l'Islam.

De la même manière, les musulmans ont beaucoup de difficultés à comprendre ce que dit l'Église quand elle parle de Trinité. Une erreur très répandue consiste à penser que la Vierge Marie est incluse dans la Trinité. En outre, le terme «Fils de Dieu» est compris sur un mode physique et, de ce fait, considéré comme à la limite du blasphème. Très peu de musulmans ont pénétré plus avant ce qu'enseigne l'Église au sujet du mystère de la Trinité.

Dans ces deux cas, il est important de ne pas se focaliser sur la présentation intellectuelle des faits, mais d'être attentif à la manière par laquelle ces deux articles de foi sont traduits dans le vie des fidèles. Il est trop facile – et même, pour le dialogue, fatal – de rester à un niveau catégorique, en martelant que tel livre est saint ou que tel dogme est ainsi et qu'il ne peut en être autrement! La sainteté du Coran ou le mystère de communion du Dieu trine touchera le croyant d'une autre religion à la seule condition qu'ils se manifestent, au-delà et en-deçà des

mots, dans notre manière d'agir et dans nos gestes et que ceux-ci soient instantanément reconnaissables comme venant du cœur, ce lieu secret aux profondeurs de notre être dans lequel réside Dieu.

Le deuxième point est de nature différente. Le dialogue interreligieux n'est pas un substitut de vie spirituelle. Celui qui cherche toute sa nourriture spirituelle dans le dialogue ou se plonge sans cesse dans les différentes traditions se perdra bien vite et risquera de finir desséché.

Beaucoup de ceux qui ont l'expérience de prières interreligieuses – ou l'on ne chante que ce qui est accepté par tous, ou les lectures sont tirées des différentes Écritures, etc. – en ont ressenti l'insuffisance sur le long terme. Nous avons tous une demeure spirituelle et il est important d'y revenir régulièrement. Le défi n'est-il pas plutôt d'ouvrir largement cette demeure et de faire en sorte que le dialogue y trouve aussi sa place ?

À Mymensingh, notre identité chrétienne est clairement définie. Cela semble rassurer nombre des musulmans qui nous côtoient. Ils apprécient le fait que nous priions souvent, et ils savent qui nous sommes. Ils ne se sentent pas pour autant menacés. Du moment que nous les accueillons tels qu'ils sont, ils sont prêts à nous accueillir tels que nous sommes, et nous pouvons ainsi faire des projets ensemble. Dans une rencontre si authentique et qui nous transforme tant, comment ne pas croire que le Christ est présent ?